

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **La Forêt Noire**

**Lallemand, Charles**

**Paris, 1866**

Le Capitaine Laruette. Scène de Cabaret

[urn:nbn:de:bsz:31-244707](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244707)

## LE CAPITAINE LARUETTE

SCÈNE DE CABARET

---

— *Che ne gomprens bas*, dit le capitaine en donnant un grand coup de poing sur la table, *gond brétende que chai l'accent allemand!*

— Assurément, dit Antoine, vous parlez fort bien, et votre façon de dire le français ne manque ni de charme ni d'originalité. Cependant, capitaine, vous avouerez qu'on parle autrement sur les bords fleuris qu'arrose la Seine.

— *Che n'afouerei rienne!* répondit le digne Laruette...

Mais l'orthographe étrange que nécessite la prononciation germanique présente de telles difficultés, que nous demandons grâce au lecteur. Qu'il nous permette d'écrire tout naturellement ce que voulait dire le capitaine, et qu'il se charge de le traduire lui-même dans cette langue bizarre que parlait si bien le baron de Nucingen.

— Non, reprit Laruette, et tout ce qui porterait atteinte à ma nationalité aurait affaire à moi. Je suis Français de cœur et d'âme, et je

n'ai rien de commun avec vos Allemands, qui sont tous des têtes carrées et des joueurs de clarinette.

— Cela me paraît exagéré.

— Point, vous dis-je; la clarinette est dans leurs mœurs. Regardez bien les Allemands qui passent. Leur clarinette sort des poches de leur redingote, à moins qu'elle ne soit pendue au bouton de leur habit.

— Pourtant, les gens bien élevés...

— Je vous accorderai qu'ils en jouent mieux que les autres. Et d'ailleurs, dit le capitaine en entamant une cinquième bouteille, ce sont de grands ivrognes!

— Allons, allons, vous maltraitez nos voisins.

— Des ivrognes, vous dis-je, et si j'en parle ainsi, c'est que j'ai réellement à m'en plaindre. Nous avons failli nous fâcher tout à l'heure, et j'en aurais eu regret, car je ne manque jamais mon homme. Eh bien! à qui la faute?

— Aux Allemands, sans doute.

— Précisément, et n'avez pas l'air de me gouailler là-dessus. Vous m'allez, vous, et je veux vous raconter la chose. Mais, que cela reste entre nous, ou vous me mettriez dans la triste nécessité de vous découper.

— Si votre histoire est si grave, dit Antoine un peu ému, est-il bien nécessaire de me la dire?

— Elle n'est pas grave, mais c'est une farce un peu forte qu'on m'a faite dans le temps, et je n'aime pas qu'on me fasse des farces; tenez-vous-le pour dit en passant.

— C'est entendu.

— Je ne suis pas né au Gros-Caillou, sans doute, et je ne rougis pas d'avouer que je suis Alsacien. Mais l'Alsace est le cœur de la France, et depuis la Révolution, c'est un pays civilisé et à la hauteur de n'importe quelle province.

— Cependant les Alsaciennes...

— Des bêtises! les Alsaciennes sont de charmantes femmes, un peu fortes de jambes peut-être, mais on s'y fait. C'est une idée de croire qu'elles vendent toutes des balais. Ils vous disent cela à la comédie pour vous faire rire. Mais ce n'est pas vrai.

— Je m'en rapporte à vous, dit Antoine, et je vous promets qu'à l'avenir on ne dira rien de l'Alsace devant moi.

Le capitaine se leva tout attendri et secoua vigoureusement la main de son partenaire.

— C'est bien, dit-il; vous avez de bons sentiments. Mais vous me détournez de mon récit. Où en étais-je? M'y voici. En tant qu'Alsacien, je parlais fort bien ma langue, quoique avec une légère teinture peut-être de ce que vous appelez l'accent du pays...

— Ah! dit Antoine, j'aime à vous voir devenu raisonnable. Vous reconnaissez vous-même...

— Je suis, dit magistralement le capitaine, pour la justice et la vérité. Oui, j'avais cette teinture, mais je la perdis rapidement au bout de quelques années de voyage. Je finis par nettoyer mon langage de ses dernières aspérités, et l'on me prenait partout pour un Tourangeau.

— Du moment où vous le dites...

— Oui, vous me ferez plaisir de le croire. C'est à peu près à cette époque que j'eus l'idée de pousser une pointe en Allemagne. J'y avais un parent éloigné, nommé Hildebrand. Il m'écrivait de temps en temps et terminait toujours ses lettres par la même politesse : « Et tâchez de venir me voir. » Cela finit par m'agacer, et je pris la poste. Vous me suivez?

— Très-bien.

— Nous voilà partis. J'arrive chez le cousin Hildebrand; on me reçoit à merveille, on m'embrasse; on me donne la meilleure chambre de la maison. C'étaient d'excellentes gens; j'aurais dû m'en défier.

— Pourquoi donc?

— Ils étaient Allemands. Le soir vient ; la fille se met au piano , le garçon prend sa clarinette. — Que vous avais-je dit? — Après le concert, on se met à table; on mange du gigot aux confitures, et les enfants vont se coucher. Je reste avec le cousin, comme cela, à table, avec quelques bouteilles et de grands verres. Nous buvons. Je raconte mes campagnes; Hildebrand m'entretient de ses affaires; il faisait du kirsch avec des noyaux de cerises. Enfin, il n'y a pas de sot métier. Au bout d'une heure, il tombe sous la table, et je rentre chez moi.

— Il était ivre?

— Complètement; c'est un défaut ignoble. Je ne fais pas semblant de m'en apercevoir, et je rentre, comme je vous l'ai dit. Le lendemain, le cousin Hildebrand vient me faire lever. Il avait l'air vexé, mais il riait pour cacher son jeu. « — Savez-vous, me dit-il, que vous êtes solide? — Un peu. — Je me croyais très-fort, mais vous me rendez des points. — En effet. — A ce soir ma revanche, cousin. — Vous me faites honneur. » Il me prend par le bras et m'emmène à sa fabrique. Ces fabriques-là sont jolies; on les bâtit avec des bâtons, toutes à claires-voies, pour que le noyau ne vous entête pas. Je trouve là toute la famille; ils s'amusaient à faire du kirsch à leurs moments perdus; c'est comme la vendange en Bourgogne. Il n'y a pas de déshonneur à cela...

— Sans doute.

— Mais c'est une triste occupation. On me fait visiter les mécaniques; c'est bien. Je goûte le kirsch; il ne valait pas le diable, mais il faut être poli; je le déclare excellent. Ah ça! vous baillez? Est-ce que mon histoire ne vous amuse pas?

— Pardonnez-moi, c'est nerveux.

— A la bonne heure. Pourtant, si vous voulez que j'interrompe?

— Non, continuez; vous me faites le plus grand plaisir.





— C'est donc pour vous obéir. Nous rentrons; on déjeune...

— Mais, capitaine, dit Antoine en piétinant, quand vous devriez me hacher en morceaux, cela ne peut pas durer ainsi. Je ne vois pas la farce qu'on vous a faite. Vous me racontez vos repas par le menu...

— Il me semble, dit Laruette un peu déconcerté, que je peux bien dire ce que je mange.

— Avez-vous été malade à la suite de ces repas?

— Non.

— Qu'il n'en soit donc plus question!

— Soit, dit le capitaine; vous êtes prompt, mais c'est de votre âge. Arrivons au diner, puisque vous le voulez. Je n'avais pas oublié le défi du cousin; je portais le drapeau de la France, et pour ménager mes forces, je trempai légèrement d'eau le premier vin que l'on m'offrit. Il me parut d'une force singulière; j'augmentai la dose d'eau, peine inutile; il était âpre en diable et me troublait le cerveau. Cependant le cousin le buvait gaillardement et ne touchait pas à la carafe. Quand les dames se levèrent, j'étais déjà dans les vignes; un quart d'heure après, le cousin me faisait enlever comme un paquet de linge sale et me faisait coucher par son jardinier.

— Ah! ah! dit Antoine, voilà une péripétie enfin.

— Ce n'est rien encore. Le lendemain, je me réveille honteux; j'avais souillé mon drapeau; je m'appelais misérable quand on ne pouvait pas m'entendre. Le diner arrive; je prends mes précautions; je bois plus d'eau que de vin... hélas!

— Quoi donc?

— Il fallut m'enlever au second service. Je me réveille le lendemain matin avec une courbature, la langue sèche, le palais en feu. Rosalie m'apporte de la tisane...

— Comment, Rosalie! Quelle Rosalie? A quel propos Rosalie intervient-elle? Quel est son âge? Qu'en voulez-vous faire?



— Je dis Rosalie, parce que Rosalie il y a. C'était la fille du cousin, ma petite-nièce. Elle était gentille. « Ne buvez plus d'eau à dîner, me dit-elle. » Je la remerciai, sans me rendre compte du motif qui l'engageait à me pousser à l'ivrognerie...

— Capitaine, vous manquez d'art dans vos récits. La cause est entendue. Rosalie arrive comme le Dieu-machine et découvre le pot aux roses...

— Le pot au kirsch !

— Le kirsch dont on remplissait la carafe. Et vous ne vous en aperceviez pas ?

— J'étais si jeune !

— Et c'est depuis ce temps que votre voix a mué ?

— Je pris un enrrouement chronique. Les noyaux me sont restés dans le gosier. C'est ce que vous prenez pour de l'accent, jeune homme.

G.



